

Au Victoria-Hall

Arthur Rubinstein ou l'éternelle jeunesse

Il est peut-être le seul pianiste, que dis-je, le seul instrumentiste, de nos jours, capable de remplir le Victoria-Hall jusqu'aux derniers strapontins et au-delà jusqu'à la dernière marche d'escalier. Cela tient du miracle, bien sûr, car on connaît les difficultés et les affres des organisateurs de concerts qui n'ont plus qu'à s'arracher Karajan au prix fort. Mais, dès qu'il a posé les mains sur le clavier, on doit bien reconnaître que le miracle s'accomplit, se perpétue, en dépit d'un âge que n'importe qui prendrait pour celui de la retraite.

Rubinstein connaît depuis toujours les secrets de la jeunesse. Il en a peut-être abusé voici vingt ou trente ans. Main-

tenant il en use pleinement, avec une vitalité qui en impose.

Dans ces conditions, dans cette perspective, le « Carnaval » de Schumann se révèle le monde à découvrir qu'il est réellement, et qu'on découvre avec émerveillement ; Chopin demeure un ensorceleur racé, au charme envoûtant, alors que les « Valses nobles et sentimentales » de Ravel nous font réellement penser et regretter peut-être, les « Valses nobles et les « Valses sentimentales » de Schubert qu'on attend une fois de Rubinstein.

C'est dire jusqu'à quel point on souhaite le revoir parmi nous bientôt. La musique a ses plaisirs.

G. d. A.